

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Rédigé, imprimé et publié par N. AUBIN, à sa résidence, rue S. Valier, No. 50.



Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. II.) QUEBEC, 28 JUIN 1839, (N^o 4.

Je te langes.

LE BANDIT DES ABRUZZES.

Un teint écailant de fraîcheur, de la modestie, de grands yeux noirs, une taille svelte, et plus quinze ans — telle était Léonor. Mazzaro la vit et l'aima. Mazzaro au cœur brûlant, aux passions fougueuses ! Plusieurs fois, ses yeux brillans d'amour rencontrèrent dans ceux de la jeune fille un regard triste, mais doux ; plusieurs fois quand le soir, il murmurait sa voix aux sons mélancoliques de la mandoline, il la surprit rêveuse — et prêtant l'oreille à ses accents plaintifs, lvre de ten lresse, il interpréta favorablement ce silence, et dès lors il jura d'obtenir, si bien aimé, à quelqu'un prix que ce fût. Cependant, l'histoire d'une grande maison se présentait et la main de Léonor fut promise. Plusieurs jours se passèrent. La veille du fatal hymen, Mazzaro nécourut furieux et désespéré ; il franchit les murs du parc, et le voilà qui se promène à grands pas sous la fenêtre de la jeune fiancée. Enveloppé d'ombre et de silence, quels projets de vengeance n'enfantait-il pas ! Malheur, dit-il malheur à eux et à moi ! Je serai circuler la coupe traitresse dans la sille du festin ; ou bien j'irai frapper mon rival sous les yeux même de sa famille et de ses amis ; ou bien, des marches de l'autel où je porterai l'épouvante, j'arracherai la perdue, et la ravirai, morte ou vive, au crime d'un nouvel amour ! Comme il disait, la jeune fille vient à passer. Mazzaro tressaille, court et tombe à ses genoux. Il lui peint son délire, et ses tourmens, et son désespoir — Il lui propose de fuir avec lui ! Léonor le

repousse avec indignation. — Elle ne l'aime donc pas! — Eperdu, hors de lui, Mazzaro tire son poignard — Léonor refuse encore — Furieux, il la frappe, et s'enfuit. . . A quelque-tems de-là, il errait dans les Abruzzes lorsqu'il est arrêté par des bandits. Leur capitaine, voyant son désespoir, en profita pour le changer en haine contre les hommes; et lui propose de faire partie de sa troupe. Mazzaro n'espère plus posséder Léonor . . . Sans elle, le monde n'est rien pour lui . . . Il accepte. Ce genre de vie aventureuse et sauvage occupa son imagination, et parvint à le distraire momentanément de ses noires idées; mais bientôt le souvenir de Léonor revint apporter dans son âme les remords et le désespoir. Il avait beau repousser une horrible image, elle le suivait partout.

Un jour qu'il veillait au milieu de ses compagnons, endormis, agité d'un fièvre brûlante et tourmenté d'un désir qu'il ne pouvait définir, il s'échappe et se dirige en courant vers la ville. . . Oh! quelle ne fut point son ivresse lorsqu'à l'entrée du faubourg il revit la demeure de Léonor! C'est là le balcon où, pour la première fois, il aperçut cette fille charmante; c'est là le banc de pierre où, chaque soir, il venait rêver d'amour et de bonheur! . . . Son cœur battait avec violence, et de douces larmes tombaient de ses yeux. Tout-à-coup, un léger bruit se fait entendre, pareil au bruissement du satin; il écarte doucement le feuillage; à la clarté de la lune, il aperçoit une robe blanche. . . C'est elle! Il est à ses pieds. Léonor pousse un cri perçant, et suit épouvantée; il s'élançe après elle, mais la jeune fille repousse ses caresses avec horreur; rempli de rage, Mazzaro l'enlève dans ses bras, et suit vers la montagne.

Chargé de son trésor, il arrive haletant, et le dépose sur le gazon. Aussitôt ses compagnons l'entourent. Par St. François, dit le capitaine, nous t'avions mal jugé, mon brave; et nous pensions que l'oiseau de nuit avait quitté son gîte pour ne plus y revenir. — Capitaine cette jeune fille. . . — Est une excellente capture, et je t'en fais des remerciemens au nom de la compagnie; nous allons la tirer au sort — Sais-tu qu'elle est noble, qu'elle appartient à une famille puissante? — Tant mieux, morbleu, tant mieux! La rançon sera bonne, sinon. . . comme je te l'ai dit. . . — Moi seule je l'ai prise, à moi seule elle appartient. — Mazzaro! . . . ignores-tu qu'entre nous tout est commun? . . . — J'ai pour elle un amour qui va jusqu'au délire. — Nous l'aimerons tous, de même. — Vous m'arracherez la vie plutôt que de m'en séparer. — Mazzaro, le prix que je mets à sa liberté est de 600 écus, et c'est toi que je charge d'aller en avertir son père. — Je ne la quitterai point. — Pars, Mazzaro, pars, ou d'un coup de carabine je t'étends à mes pieds.

Menacé de toutes parts, et tremblant pour Léonor que sa mort ne sauverait point, Mazzaro cède en frémissant; il part: il vole comme un daim que poursuit un chasseur à travers les bruyères. Il arrive. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes. . . et derrière on voyait circuler en tous sens des torches et des flambeaux; inquiet, Mazzaro s'approche; un domestique passe, il l'interroge. Le père de Léonor n'est plus! il vient de succomber à la douleur d'avoir perdu sa fille!

A cette nouvelle foudroyante, le jeune napolitain retourne précipitamment sur ses pas. Voici l'étroit sentier qui conduit à la caverne; voici les épaisses broussailles qui en cachent l'entrée; c'est là, sous ces roches pendantes, que ses complices devaient l'attendre. Pourquoi donc n'y sont-ils plus? Il frisonne, il regarde autour de lui. Il aperçoit Léonor Léonor étendue sans vie, pâle, échevelée et les vêtements en désordre! A cet affreux spectacle, Mazzaro et

roule contre terre, il grince des dents, il se frappe la tête, et d'une main convulsive il arrache l'herbe sanglante.

Mazzaro, s'écrie le capitaine qui paraît tout-à-coup, nos réglemens, tu le sais, ordonnent le trépas de quiconque méconnaît la voix de son chef; tu as balancé pour obéir à mes ordres; tu as donc mérité la mort; reçois-la de ma main.

Et un coup de pistolet renverse Mazzaro sur le corps de Léonor.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 28 JUIN 1839.

Faut-il donc me casser éternellement la tête à vous expliquer ma tête ?

J'avais déjà raconté comme quoi, étant privé de la gravure originale d'arlequin et de polichinelle dont était parée ci-devant la tête de mon journal, j'ai dû y placer le lion et la licorne comme les meilleurs emblèmes de mon journal et de la loyauté dont j'y suis susceptible.

Maintenant je reçois de tous côtés des remontrances à ce sujet etc'est vexant.

Je dois donc renouveler et détailler une explication afin de faire entendre au public tout ce que j'ai aperçu de séant aux armes royales pour me faire les accepter comme frontispice de mon *Fantasque*. Avant de les disséquer, parlons-en comme total. Les armes royales servent à désigner tout ce qui est officiel et loyal. Or, je le demande, a-t-on jamais vu dans le *fantasque* aucune nouvelle fausse ou non-officielle ? Je défie là-dessus les yeux les plus lynx; quant à la loyauté, nul ne pourra nier que je sois loyal, très-loyal, ou ne peut plus loyal; si l'on entend par là celui qui prend la défense des institutions lorsqu'elles sont avantageuses, justes, équitables, et des hommes quand ils sont eux-mêmes humains, généreux et loyaux.

Quelles autres allusions voit-on qui se puissent adapter au *Fantasque* ? Il commence par la droite nous voyons d'abord une rose. La rose est l'emblème de la douceur, et de la vie éphémère. Est-t-il rien de plus coulant que le style du *Fantasque* ? n'est-il pas sans cesse bordé de roses toujours fraîches ? On y rencontre bien quelques épines parfois. Mais il n'y a pas de roses sans épines. Est-il rien de plus fragile que son existence ? Puis vient le lion dont l'air chevaleresque offre l'allure exacte du *fantasque* qui porte la terreur partout où il veut secouer sa crinière et poser sa griffe.

Puis vient la couronne. Hélas ! tout ce que je regrette, c'est de n'en porter que l'emblème, regrets que vous partagez vivement, j'en suis sûr, chers lecteurs; car combien ne seriez-vous pas plus heureux vous tous qui me lisez si j'étais roi ! D'abord on ne m'emprisonnerait point; on ne saisirait point ma presse; puis, de quels biens ineffables ne jouiriez-vous pas ?

Puis vient la jarrettière avec sa devise si bien adaptée à une jarrettière et aux plaisanteries du *Fantasque*: *honnei soit qui mal y pense*. La jarrettière indique assez que le *Fantasque* est tout particulièrement dédié au beau sexe dont il veut bien être honni s'il en pense du mal. Ces chères dames ! on en médira mais on les aimera toujours. Puis vient la noble inscription : *DIEU ET MON DROIT*. Il n'est pas besoin, je pense, de appeler davantage à Dieu et à nos droits que l'on méconnaît tant de

nos jours ! Le Fantasque s'escrimera toujours de ses dents, de ses griffes, de ses plumes pour que chacun puisse s'écrier en demandant justice pour chacune de ses œuvres : Dieu et mon droit !

Puis enfin vient le chardon. De tous les emblèmes c'est celui que j'affectionne le plus parceque c'est de lui que je tire ma principale force. Il est vert, gracieux et noble et semble crier aux indiscrets : *qui s'y frotté s'y pique*. Le fantasque a la présumption de croire que ces paroles du chardon peuvent assez justement s'appliquer à lui. Il ne vous prend point du tout à l'improviste puis qu'il vous dit d'avance : *qui n'y frotté s'y pique !* gare de devant ! Voilà je l'espère assez d'excuses pour avoir placé les armes de la reine en tête de mon journal. J'avais besoin d'enseigne, j'ai pris celle-là ; je ne vois rien là que de louable ; à moins cependant que le public ne veuille bien me faire la faveur de me dire que je pouvais m'en passer, attendu que *bon vin n'a pas besoin d'enseigne*.

LES ANS SE SUIVENT ET NE SE RESEMBLENT PAS.

Quand je compare l'année actuelle avec la précédente à pareille époque, il me prend d'horribles idées de suicide ; idées auxquelles heureusement je ne m'abandonne pas, en considération du public dont les chagrins sont déjà bien assez fulgurants sans que j'aie à y ajouter encore celui que lui causerait inimitablement ma perte pour de vrai, événement qui ferait peut-être la fortune des marchands de mouchoirs de poche et la ruine des jardiniers attendu que les femmes n'auraient plus besoin d'ouïgions désormais pour verser des larmes. En effet, quand je compare les deux années j'en deviens misanthrope, tuot me fatigue ; je trouve le tems long, les hommes pesants et les demoiselles *couci-couci*.

L'an dernier à cette époque nous avions un soleil brillant, un air chaud, un ciel pur ; la promenade se faisait désirer et nous iécraît ; tandis qu'aujourd'hui nous n'avons pour nous distraire que les changements de la température. Un jour le soleil nous rôtit à midi, le vent nous gèle le soir et la pluie nous submerge le matin j'avais il y a quelques jours l'espérance qu'un pont de glace nous permettrait d'aller à la Pointe Lévi en économisant un Steamboat mais voilà qu'une éclaircie laisse échapper quelques rayons qui viennent fondre mes projets d'économie. L'an dernier nous avions le charmant Lord Durham avec tout son burlesque attirail qui nous valait la comédie *gratis*. Oh ! heureux tems ! Quand je ne savais que dire j'éprenais mes luiettes, ma canne, mon chien et j'allais me poster en face du château gouvernemental où je ne tardais pas à discerner assez de ridicules et de bonnes petites farces pour alimenter quatre éditeurs de Fantasques et trois cents dessinateurs de caricatures. O ! heureux tems, le bienheureux tems ! L'an dernier l'on ne voyait dans nos rues que chevaux vaillans, élégants et dorés que généraux triquants ; les pairs et les lords y étaient aussi communs que les oies sur le marché. Tandis qu'aujourd'hui à peine peut-on se procurer une betterave ; notre beau parlement, (comme toutes les choses de ce pays il ne va que d'une alle) nos rues sont encombrées de des soldats malades, ou blessés.

Je ne sais si ces bons soldats ont attrapé des rhumes à l'exercice ou des entorses en jouant au cheval fondu, ou des indigestions en avalant le pain de munition de la reine, ou des coups de soleil à la parade ou des dislocations dans des moments d'ivresse inspirée par un accès de loyauté, enfin je ne sais à quoi attribuer les horri-

de toutes espèces que l'on aperçoit sur les militaires plus ou moins éclopés dont est peuplée notre ex-chambre d'assemblée. L'autre ex-chambre d'assemblée, comme elle a l'air triste à présent ! Après s'être vue le sanctuaire des lois, se voir ainsi transformée tour-à-tour en hospice d'aliénés, en cuisines, en caserne pour les vieux conscrits volontaires, puis en hôpital militaire pour les jeunes invalides involontaires. Je suis sûr qu'elle souffrait moins, la pauvre bâtisse, lorsque ses planchers étaient transpercés par les souliers ferrés de nos bons et rustiques membres que lorsqu'elle étouffait sous les lourds tapis de soie et sous les ornements d'or dur dont lord Durham l'avait surchargée; il y avait vraiment de quoi la faire suer; si j'étais l'édifice, assurément que je m'écroulerais de dépit. Il est vrai qu'il a plus de patience que moi; au fait il ne lui manque plus je pense, pour voir romber la mesure de ses affronts, que d'être réduit à loger un piquet de police, ce qui ne tardera point pour peu qu'il aille ainsi en dégénéralant comme il a fait jusqu'à ce jour.

Mais je ne veux pas continuer davantage ce parallèle entre l'an dernier et le présent car je ne veux point vous attrister par ce désolant tableau. J'irai même au contraire jusqu'à vous féliciter sur la philosophie vraiment stoïque avec laquelle vous acceptez les tems tels que le destin vous les envoie. Malgré toutes les calamités dont nous sommes affligés les bouchers et les boulangers roulent carrosse, les cloches ne chôment pas de baptêmes et d'enterremens à annoncer, les patates croissent, les jeunes gens courtisent, les demoiselles n'en sont point fâchées, les noces sont encore à la mode, on mange, on boit, on rit, on chante, on fait ripaille, juste comme si nous n'étions pas en l'an 1839, comme si monsieur Sympes n'était plus de ce monde, comme si Lord Durham n'avait point écrit son rapport, comme si il n'y avait plus ni docteurs, ni juges, ni avocats dans la Province. Eh bien, ventre saint-gris! puisque vous êtes satisfaits je n'irai point à l'encontre de votre goût et je déclare que tout ce que j'ai dit là-dessus tendait simplement à prouver que si les années se suivent du moins elles ne se ressemblent pas.

ENCORE DES BRAVES GENS QUI NE SONT PAS DES JEANS.

Grand émoi au palais, que l'on nomme de justice, à propos de la nomination des deux juges assistants, en remplacement des deux victimes de la loi de l'*habeas corpus* ou plutôt de l'*habeas ce qu'on peut*. On dit que cette promotion a excité un mécontentement général dans le barreau; on compte d'abord au nombre des fondeurs presque tous ceux qui n'y ont pas été appelés et qui la jorgnaient d'un œil de convoitise, puis une bonne partie du public qui trouve que l'un des élus en sait beaucoup trop long en fait de chicane et que l'autre en sait beaucoup trop peu. Quant à moi, tout en trouvant qu'il y a compensation, je déclare que M. Cujas, qui n'est certainement point un coq ni un crâne en matière de Cujas, méritait bien néanmoins cette petite douceur par le courage (je suis trop timide pour dire l'effronterie) avec lequel il a essayé de soutenir le droit de ses maîtres et surtout avec lequel il essaya tous les coups de bec et d'éperons dont le lardait d'estoc et de taille M. Aylwin qui le déplorait à trop belles dents des plumes de paon dont il était paré. Dans toutes ces obscures transactions je ne vois qu'une chose clairement, c'est que les chicanes des grands sont une comédie dont le peuple paie les farces, sans être toujours aux premières places. Exemple: Les honorables Messieurs Panet et Bédard pour avoir soutenu l'*habeas corpus* se promènent pendant

un an avec la paire de juges et M. Coq-crâne pour les avoir combattus, insultés même, est nommé juge aussi. *O tempora! O mores!* ce qui veut dire : bateau que les temps sont chagrinants.

POST-SMITHON.—Depuis que l'article ci-dessus est écrit, j'apprends qu'il s'est tenu une assemblée des Messieurs du barreau dans laquelle on a désapprouvé la nomination de M. Coq-crâne. Voilà qui est sublime. Il paraît que l'Honorable M. Pinrose chargé d'y tenir la présidence s'en est tiré en homme d'esprit. Il aurait fait remarquer que les anciens avocats ne devaient point s'occuper de cette nomination vu que l'on pourrait dire que l'envie est leur motif, et que les jeunes devaient s'en abstenir attendu qu'ils n'avaient point encore l'expérience nécessaire pour en juger. C'est presque aussi bien parler que le lion de Lafontaine.

Je ne le répéterai plus.—J'ai déjà déclaré que je n'enverrais le journal à domicile qu'à ceux qui paieraient d'avance au moins un mois et qu'aux campagnards qui en auraient soldé quatre. Voilà qui était clair. Cela n'empêche pas que je reçoive à chaque instant des demandes d'abonnement qui resteront lettres mortes aussi long-temps qu'elles ne seront point accompagnées de la condition sonnante. J'ai refusé même à des souscripteurs exacts ; j'en suis fâché, mais c'est une règle dont je ne me départirai sous aucun prétexte en faveur de qui que ce soit, serait-ce même pour la reine, pour le gouverneur-général ou pour ce juif de Lord Durham, s'il lui prenait envie de savoir ce qu'on dit ici de lui ou d'escamoter mon journal comme il fit de la fameuse adresse des imprimeurs, qu'ils eussent dû lui faire payer aussi d'avance, *cash*, car ils savaient que le gaillard est dur à la détente.

MÉCANIQUE.—M. Lemoine, mécanicien fort avantageusement connu par sa grande pompe à incendie dont les luttes et les essais publics ont déjà démontré l'incontestable supériorité sur toutes celles de la ville, si bien adaptée aux besoins de notre climat, vient d'en achever une d'une construction nouvelle entièrement originale et dont les résultats ne sont pas moins satisfaisants. C'est une petite pompe portative, armée seulement d'un cylindre à double action et à manivelles mues par huit hommes plus ou moins à volonté ; elle est aussi munie d'un tuyau d'aspiration. Dans un essai préparatoire, même sous quelques circonstances défavorables, elle a lancé à une distance considérable plus de soixante gallons d'eau en une demi-minute. Elle est posée sur quatre roues dont elle peut se débarrasser en un instant pour être portée à bras. Je crois pouvoir annoncer qu'elle sera essayée publiquement Mercredi prochain 3 Juillet, à marée haute, dans l'après-midi sur la place du marché St. Paul. Cette pompe appartient déjà à Mr. Munn qui dote St. Roch et les nombreux chantiers de construction qui le bordent d'une amélioration en tenant sous la main un moyen efficace et prompt de maîtriser le feu, dans un endroit qui y est si exposé, loin de la ville et d'un accès peu facile, vu les encombrements, aux pompes d'une grande dimension. Au moment où s'opère une réorganisation des sociétés du feu, il serait bon que ceux qui s'en occupent veuillent bien donner leur attention à cette branche de l'industrie dans laquelle Mr. Lemoine s'est déjà fait un nom. Alors qu'on reproche tant à ce pays sa position arriérée dans les arts il ne serait que juste d'encourager les produits de manufacture inférieure même à d'avantages égaux ; mais bien plus encore, par conséquent, lorsqu'il y a

supériorité de travail et infériorité de prix, qualités que réunissent incontestablement les deux pompes construites ici par M. Lemoine.

Les grands journaux qui reproduiront cet article rendront service à l'industrie.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.—Lundi dernier, jour de la Saint-Jean-Baptiste, patron adoptif des Canadiens, il s'est fait une consommation prodigieuse de feuille d'érable emblème que l'on a pu voir à un grand nombre de bougonnières. Si je ne suivais que ma disposition, j'approuverais hautement ces démonstrations; mais il n'y aurait rien de fantastique. Je déclare donc que patron et emblème sont maladroitement choisis: d'abord Saint-Jean-Baptiste est de mauvais augure pour le pays puisqu'il eut la tête tranchée injustement par ordre d'un tyran étranger; et puis l'emblème ne convient pas non plus par le tems qui court, puisque l'érable est l'arbre qui donne du sucre lorsqu'on le maltraite. Des feuilles d'épine eussent été bien plus analogues au point où en sont les choses.

D'UN PROVERBE FAUX ET D'UN PRÉJUGÉ VRAI.—On dit communément que **PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE.** Cependant le procureur-général de la province qui n'a fait depuis deux ans que rouler de Québec à Montréal et de Montréal à Québec, se raffraichissant aux Trois-Rivières, bien entendu, a fait copieuse récolte de mousse. De tous les employés du gouvernement qui ont cultivé la mousse cette année, (Dieu et la caisse publique savent, hélas! qu'il en est beaucoup) l'avocat-général, celui qui a le plus roulé, en a ramassé le plus et fut le plus heureux. Ce n'est pas étonnant, comme dirait le préjugé: il a tant de corde de pendu dans sa poche.

Si le Conseil Spécial se dispose à renouveler pour l'an prochain l'Ordonnance qui défend de porter et de garder chez soi des armes meurtrières, attendu qu'elles menacent le repos public et donnent le moyen d'ébranler la société jusque dans ses fondements, je prie bien l'honorable conseil de ne pas oublier cette fois les docteurs qui gardent chez eux et portent impunément au dehors des remèdes au moyen desquels ils menacent l'ordre public et peuvent ébranler aussi la société jusque dans ses fondements.

MONSIEUR L'ÉDITEUR.

Je crois qu'il n'est pas de plus sot défaut que l'orgueil, pas de plus sottie manie que celle des titres; or il faut que je vous dise que j'eus il y a quelque tems, l'occasion d'observer un cas magnifique de ces deux sottises réunies sous le même chef. Lorsque les jeunes imprimeurs se préparaient à jouer la comédie, ils faisaient circuler des listes de souscription afin d'obtenir des signatures; sur celle qu'on me présenta, je fus surpris, mais pas du tout étonné, d'y voir le nom que l'on voit partout, celui de Jos. Laurin. Il n'y a rien d'étonnant là, diriez-vous, d'accord; mais laissez-moi finir. Vous savez que la feuille était divisée en trois colonnes intitulées: **Noms, Professions, Places Retenues.** Au bas d'une page se pressaient les noms de messieurs du barreau, du commerce, de citoyens marquans qui s'y étaient mis par une politesse pleine de modestie; mais tout au haut l'on y voyait inscrit courageusement: **JOS. LAURIN, GENTILHOMME, PARTERRE.** Si ce monsieur était un plaisant

on eût pu croire qu'en s'inscrivant *gentilhomme par terre* il visait au coq-à-l'âne mais il ne plaisante jamais, pas même avec ses 618 miliciens. S'il se fût donné le titre d'ex-ecclésiastique, ou d'étudiant-en-droit, ou d'auteur, passe ; mais gentilhomme, c'en est trop. Ce sera assez-tôt quand il aura été reçu notaire, chose qui ne manquera pas de nous être bien assez vite annoncée pompeusement par la Gazette Officielle.

A propos de Mr. Laurin, savez-vous qu'il répand par le monde que vous n'aimez pas les Canadiens puisque vous avez laissé attaquer dans vos colonnes son traité de Géographie. Je ne vois pas trop ce qu'ont de commun les Canadiens avec le livre de Mr. Laurin, mais je vous dirai toujours de vous rassurer là-dessus attendu que jamais numéro du Fantasque n'a mieux rencontré l'approbation publique que celui qui traitait le traité de Géographie comme il le méritait—

UN ENNEMI DU HUMBUG.

Monsieur le Flâneur.

Tout n'est que vanité,
Mensonge et fragilité.

Nos gros bonnets de village qui mesurent leur cervelle à leur bonnet, se montrent quelquefois si partials envers quelques uns de nous, pauvres paroissiens, que moi qui ne suis pas plus acariâtre qu'un autre, j'ai résolu d'obtenir un redressement de ces abus, si faire se peut ; mais avant de procéder ouvertement j'ai pensé que vous qui vous occupez tant de notre bien-être actuel, pourriez peut-être aussi me donner quelques éclaircissements sur notre sort futur. Or avant d'entrer en matière, je vous prie de me dire si nous ne sommes pas tous frères et soeurs en Jésus-Christ ; si, étant frères en Jésus-Christ nous n'avons pas tous, dans la maison de Dieu, droit aux mêmes égards et à la même considération ? Quand vous aurez répondu à ces interrogations je vous demanderai si dans le séjour céleste il y sera fait la distinction monsieur à gentilhomme, de gentilhomme à écuyer, d'écuyer à noble, c'est-à-dire nous y aurons des juges à paix, des marguilliers, des magistrats, des capitaines, des milices et autres titres de noblesse dont je suis inmodérément jaloux ; si c'était cas je retiendrais de suite un billet d'enfer. Or si c'est le contraire, je ne vois pas pourquoi dans nos églises, qui doivent être pour nous les précurseurs du ciel, on entretient les distinctions vaniteuses et mondaines ; je ne puis concevoir pourquoi les promesses de mariages y sont annoncées tantôt entre monsieur un tel et demoiselle une telle, tantôt entre Pierre tout court et Marianne tout court, selon que Monsieur et Mademoiselle sont venus en éléphant carrosse à quatre roues tiré par un laqueot potelé, tandis que Pierre et Marianne leurs frère et soeur en Jésus-Christ sont venus à pied et ont peut-être laissé leurs sabots à la porte du sanctuaire ? Ce que j'en dis mon cher fantasque, c'est seulement pour tâcher de ramener un peu le siècle à ce beau point de simplicité et d'égalité dont notre seigneur était le *symbole*,

Avec lequel, j'ai bien l'honneur d'être, selon l'élégante et correcte traduction de mes amis :

SANCTUS-BOLUS.

St. Roch, Rue du Cherche-midi-à-Quatorze-heures,

Ce 26 Juin 1839.